

# New Europe College GE-NEC Program

2004-2005

2005-2006

2006-2007



---

MARIA CRĂCIUN  
ȘTEFAN GHENCIULESCU  
ANCA GOGÂLTAN  
IOSIF KIRALY  
DAN-EUGEN RAȚIU

HORIA ION CIUGUDEAN  
CIPRIAN FIREA  
ILEANA PINTILIE-TELEAGĂ  
RADU G. PĂUN

VLAD BEDROS  
IOANA BOTH  
MARIN CONSTANTIN  
CONSTANȚA VINTILĂ-GHIȚULESCU  
ANA-MARIA GRUIA

---

Editor: Irina Vainovski-Mihai

Copyright – New Europe College  
ISSN 1584-0298

New Europe College  
Str. Plantelor 21  
023971 Bucharest  
Romania  
[www.nec.ro](http://www.nec.ro); e-mail: [nec@nec.ro](mailto:nec@nec.ro)

Tel. (+4) 021.307.99.10, Fax (+4) 021.327.07.74



## CONSTANȚA VINTILĂ-GHIȚULESCU

Née en 1969, à Valea Călugărească

Docteur en histoire et civilisation, EHESS, Paris (2004)

Thèse : *La construction et la désunion du couple. Les jeux du mariage dans la Valachie au XVIII<sup>e</sup> siècle*

Chercheur principal, Institut d'histoire « Nicolae Iorga »

Conférences donnée à Paris, London, Lisbonne, Helsinki, Stockholm, Vénice, Rennes, Saint-Etienne, Amsterdam, Guimarães, Minho, Pau, Toulouse, Bucarest

### Livres :

*În șalvari și cu ișlic. Biserică, sexualitate, căsătorie și divorț în Țara Românească a secolului al XVIII-lea* (Famille et Eglise : sexualité, mariage et divorce dans la Valachie au XVIII<sup>e</sup> siècle), Humanitas, Bucarest, 2004

*Focul Amourului : Despre dragoste și sexualitate în societatea românească, 1750-1830* (Sur l'amour et la sexualité dans la société roumaine, 1750-1830), Humanitas, Bucarest, 2006



# ETRE ET PARAÎTRE : LA « VISIBILITÉ » DU CORPS DANS LA CULTURE ROUMAINE (1780-1865)

## Les sources et les approches méthodologiques

Faire l'histoire des vêtements comme manière de se reconnaître et de s'identifier suppose de l'interdisciplinarité et l'imbrication de diverses sources. Les actes dotaux, les testaments, les inventaires après décès montrent l'importance accordée aux habits par chaque couche sociale, leur transmission d'une génération à l'autre, d'une personne à une autre personne, la valorisation du « neuf » ou « vieux », du « porté » ou « non-porté », la distinction entre « parade » et « intime », le contraste entre riches et pauvres, entre le haut dignitaire et l'humble paysan. En raison de leur périssabilité, à la différence des bijoux, les vêtements ne constituent pas une part importante d'un patrimoine transmissible, mais leur présence, parmi d'autres biens, renseigne sur l'évolution d'une « culture matérielle », sur les comportements sociaux d'un peuple et sa manière de vivre et de construire les rapports sociaux<sup>1</sup>.

Au début du siècle, faire faire son portrait devient à la mode : les boyards et surtout leurs femmes, les marchands et leurs femmes, les artisans aisés, en un mot les riches se laissent conquérir par le désir de se faire peindre. On observe une demande sociale qui se reflète dans la présence d'un important nombre de peintres roumains et surtout étrangers et une abondance de portraits couvrent la première moitié du siècle<sup>2</sup>. Les peintres sont venus de partout et les annonces portées de bouche à oreille s'éparpillent dans les villes et avertissent les dames que le « peintre de portraits », « le peintre à l'huile », « le peintre académique de portraits » ou « le peintre à miniatures et peintures brillantes »<sup>3</sup> se trouve en ville. Il s'ajoute les divers voyageurs ou consuls étrangers qui intègrent dans leurs albums géographiques et historiques des paysages ou des portraits des

paysans, des artisans, des clercs, des marchands et même des boyards. On n'est pas intéressé par leur valeur artistique, mais par leur importance dans la constitution d'un discours sur la construction d'une identité sociale.

## **I. L'aristocratie entre Constantinople et Paris**

Le traité de paix Kutchuk-Kaïnardji (1774) est vu comme un moment important dans le commencement de la modernisation de la société roumaine. Il crée un autre horizon d'attente, d'autres possibilités : la chance de circuler vers l'Ouest, le choix d'y étudier, d'y rester, d'y passer les vacances ou d'y aller en cures médicales à Vienne, à Baden-Baden, à Karlsbaden, à Paris, à Venise, à Pise, à Milan, à Palerme, alors dans une part d'Europe qui avait été interdite aux Roumains. En outre, l'implantation de consulat à Bucarest et à lassy – russe (1782), prussien (1783), français (1796), anglais (1801) a lieu à cette époque. Ce sont des éléments qui contribuent au changement d'une manière de se comporter, d'une mode, d'une éducation, enfin des mentalités.

### **A. Vêtements : conformité, désir, « liberté »**

Les vêtements jouent un rôle important dans l'histoire politique et sociale. Les boyards, officiers dans l'appareil d'Etat, grands et petits dignitaires portent le costume oriental. Il s'impose officiellement au début du siècle (1711/1716) en même temps que le régime phanariote<sup>4</sup>. Tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, le costume oriental connaît très peu de modifications. Bien sûr, la mode de Constantinople se propage parmi les nobles roumains et surtout parmi les femmes ; les changements sont toutefois visibles quand il s'agit de couleurs, ornements, étoffes, tandis que la forme reste presque la même. C'est un costume très riche, masculin ou féminin, composé de plusieurs pièces.

Ce costume représente le signe d'« acceptation » d'un nouveau régime politique et l'assujettissement envers le pouvoir suzerain – l'Empire ottoman. Les grands dignitaires du conseil princier ne peuvent pas se présenter devant un émissaire turc dans les vêtements des ennemis de l'empire ; même devant le prince phanariote – venu de Constantinople et habillé dans un costume oriental – ils doivent alors porter les mêmes habits. La conformité devient une habitude, un mode de vie, un signe de distinction sociale. Un boyard, membre du conseil princier, grand

dignitaire, se différencie des autres par son maintien, ses habits, ses ornements, son apparence. Plus le costume est richement orné, plus il témoigne de la richesse d'une personne, de son pouvoir et son prestige dans la société, du respect qu'elle impose aux autres. Le corps embelli et orné est porté, exposé, montré, affiché partout. Les bijoux, les fourrures, la soie ou les fils d'or et d'argent emberlificotés parmi les plus chères étoffes marquent le statut d'une personne, sa place dans la hiérarchie sociale. En même temps, l'apparence pointe l'appartenance à une région, à un régime, l'inclut dans un système de valeurs autres que les valeurs occidentales. Les voyageurs étrangers parlent assez souvent des « vêtements grecs ou turcs » des boyards roumains et les associent à la civilisation orientale. Il faut pourtant mentionner qu'il s'agit plutôt d'un mélange entre la mode orientale et les éléments du costume traditionnel. Le prince de Ligne note :

« Constantinople donne le ton à Jassy, comme Paris à la province, et les modes y arrivent encore plus tôt ; le jaune y était la couleur favorite des Sultanes ; elle l'est devenue à Jassy pour les femmes ; les grandes pipes bien longues de bois de cerisier avaient remplacé à Constantinople les pipes de bois de jasmin ; nous n'en avons plus d'autres, nous autres Boyards »<sup>5</sup>.

Et le général Langeron ajoute :

« Ils ont presque tous aussi été à Constantinople dont le voyage est regardé à Jassy comme indispensable pour former un petit maître moldave et achever son éducation, ainsi qu'en France le voyage de Paris est nécessaire à un homme de Province »<sup>6</sup>.

Un tel costume, alors, ne passe pas inaperçu lorsqu'en boyard roumain arrive dans l'espace de la « mode française ». Il provoque l'étonnement parmi les aristocrates de Vienne, quand Ienăchiță Văcărescu, grand trésorier, arrive dans la capitale de l'Empire, en janvier 1782<sup>7</sup>. Reçu dans une « assemblée » par le chancelier Kaunitz, le boyard roumain se voit déshabillé par les dames de la cour, toutes très curieuses de voir un pareil costume, riche et étrange, orné d'hermine et de pierres précieuses: « les dames m'ont déshabillé même de ma ceinture<sup>8</sup>, pour voir mon châle »<sup>9</sup>, raconte le boyard.

L'appartenance à ce groupe exige de faire des dépenses. Il s'agit d'une « consommation de prestige » dans une société où « paraître » occupe une place plus importante « qu'être » ; une consommation imposée par « la lutte pour le statut social et le prestige »<sup>10</sup>. En dépit de nombreuses lois somptuaires, l'aristocratie roumaine dépense et s'endette pour bien marquer le rang, le statut, le prestige à l'intérieur de la même couche sociale, pour se distinguer des autres couches sociales. En l'absence d'une bourgeoisie – les marchands riches et les artisans aisés ne forment pas une classe professionnelle distincte, mais ils tentent de pénétrer dans l'aristocratie en achetant des offices et en imitant le mode de vie noble – pour les boyards, les dépenses de prestige constituent le seul moyen de se détacher l'un de l'autre, un boyard d'un « parvenu » anobli, un grand boyard d'un petit boyard<sup>11</sup>. C'est une lutte de se mettre en évidence, « une volonté de se différencier » qui n'a rien à voir avec les vraies possibilités économiques<sup>12</sup>, une concurrence à l'intérieur de la même couche sociale. Ainsi, les vêtements, les bijoux, les demeures, les carrosses, le nombre de domestiques et d'esclaves tziganes symbolisent la place de chacun dans l'échelle de cette hiérarchie sociale.

L'influence française, la modernisation, les nouveaux vêtements et comportements arrivent avec l'armée russe et l'armée autrichienne. Les guerres entre l'Empire ottoman, l'Empire russe et l'Empire des Habsbourgs, qui ont comme résultat immédiat l'occupation de la Moldavie et de la Valachie, des villes et surtout leurs deux capitales, apportent toutes ces idées. L'occupation russe de 1806-1812 est décisive dans ce sens. Après six ans, Bucarest et Iassy changent leurs visages, un changement repéré aussitôt, notamment au niveau des vêtements. Le comte de Langeron voit ce changement comme une « révolution » qui se manifeste rapidement et complètement de manière qu'en 1807 : « toutes les dames moldaves et valaques adoptèrent le costume européen ». Vienne et Paris se déplacent vers « l'Orient » ; marchands de modes et couturiers, tailleurs et cuisiniers, domestiques et professeurs, vêtements et accessoires, meubles et voitures inondent les maisons de riches<sup>13</sup>. En 1813, le comte Lagarde, amoureux d'une veuve, la noble Catinca Slătineanu, observe lui-aussi que les femmes roumaines font concurrence en « coquetterie » et « goût » aux « élégantes » de Paris et Vienne, mais leurs maris ne les suivent pas et gardent toujours le « kalpak ». Ce chapeau vu comme une « espèce de boule de la forme d'une poire, recouverte de peau d'agneau d'une couleur grise au noire, qui n'a pas moins de trois pieds de circonférence, et dont la hauteur est



en proportion »<sup>14</sup> paraît tout aussi curieux pour tous les étrangers, mais il n'est que « l'emblème » d'un statut social et la forme et la proportion donnent des informations sur la dignité occupée par le boyard.

Pendant, les deux comtes français remarquent très bien que les femmes sont d'abord les porteuses de ses nouvelles mutations, d'une part parce qu'elles ne se trouvent pas si attachées d'une marque sociale représentée par le costume, d'autre part parce qu'elles prennent avec les habits d'autres formes extérieures de la nouvelle civilisation (danse, musique, soirée, lecture, une autre étiquette de l'amour et une autre forme d'éducation) qui leur apportent plus de liberté. Le consul prussien en Moldavie, C. A. Kuch, considère que les femmes sont supérieures à leurs maris quand il s'agit de la mode, la langue française et l'organisation de soirées. En même temps, elles suivent la mode de Paris, tandis que leurs maris sont très maladroits dans leurs « nouveaux vêtements » : « les boyards sont encore très attachés à leurs habitudes asiatiques, c'est pourquoi ils sont frustes dans leurs vêtements allemands et gémissent sur le fardeau de cette mode imposée par les épouses »<sup>15</sup>. Ensuite, ce sont les jeunes boyards, surtout ceux qui ont voyagé à l'étranger. A leur retour, ils ont perdu l'habitude de porter le costume oriental et ils refusent de s'approprier les valeurs d'un régime qu'ils commencent à contester, qu'ils veulent réformer sinon détruire. Les boyards en fonction restent dévoués à leur costume qui continue à symboliser (jusque dans les années 1840) le statut, le rang, le prestige, la place de chacun dans cette confusion sociale.

L'acceptation de la mode et de la civilisation « française » ne se fait pas tout d'un coup ni par tout le monde. La première chose qui fait obstacle est le régime politique lui-même : la domination ottomane. Le costume oriental englobe la reconnaissance et l'obéissance politique ; le renoncement peut être vu, peut être jugé comme une révolte, un signe d'insoumission, un pacte avec les ennemis de l'Empire. C'est pourquoi, les Roumains s'habillent et se déshabillent en fonction des événements politiques de la région. En 1813, les Russes quittent les pays roumains, les Turcs arrivent et les jeunes boyards se dépêchent de revenir à leurs habits orientaux ; la même chose a lieu après l'émeute nationale de 1821 quand la « mode française » est abandonnée, lorsque l'armée turque entre en Valachie pour rétablir l'ordre. Ce sont donc des moments ponctuels qui accompagnent l'invasion et la rencontre officielle entre le pouvoir suzerain et ses sujets, quand l'apparence des boyards et des princes doit rendre compte de leur fidélité. L'événement passé, les Turcs partis, les

boyards continuent à se laisser infusés par tout ce qui vient de l'Occident, tentation irrésistible jointe à l'opportunité de voyager, de connaître, d'apprendre, de choisir, de discerner entre beau et laid, utile et superflu, bien et mal, à la mode et désuet. Le 27 juillet 1823, le prince de Valachie, Grigore Ghika, à la demande de l'Empire ottoman, ordonne l'abandon des vêtements français : « Le 27, on publia une ordonnance du voïvode, par laquelle il est ordonné à tous les individus rayas, habillés à la franque, de quitter les vêtements européens et d'endosser, dans l'espace de trois jours le costume valaque ou oriental »<sup>16</sup>. C'est déjà trop tard, personne ne suit l'ordonnance, ni le prince lui-même.

L'utilisation politique des vêtements suit toutefois son chemin et ils deviennent un bon instrument dans les mains des boyards: ils reçoivent le 13 mars 1834, l'ambassadeur turc, Ahmed Pasha, dans des vêtements orientaux, adoptant même le turban aboli depuis longtemps à Constantinople et en se dépouillant de toutes les décorations russes, comportement vu comme désuet par l'ambassadeur turc et pas du tout apprécié par les Russes, présents en Moldavie comme des occupants<sup>17</sup>. En juillet, ces mêmes boyards accueillent le nouveau prince roumain, Mihail Sturdza, connu comme réformateur et adepte de la modernisation, tout à fait changés : les barbes rasées<sup>18</sup>, le kalpak (le chapeau oriental) remplacé par le chapeau en trois angles, le costume oriental par l'uniforme serrée et brodée<sup>19</sup>. Les boyards changent donc leur « apparence, renforçant l'impression du visiteur que les représentants de la classe politique sont fidèles au pouvoir, sans tenir compte de son contenu »<sup>20</sup>. Et, l'habit devient un enjeu quand, quelques années plus tard, les opposants du même prince associent au costume européen « des bonnets en peau d'agneau » pour affirmer symboliquement l'origine dace des Roumains et, ils transforment cette « mode » dans un « emblème » de leurs mécontentements. La réponse du prince ne se laisse pas attendre : « il fit à cette fin confectionner en secret une quarantaine de bonnets semblables, on les donna pour coiffure aux condamnés aux travaux forcés et on leur fait ainsi balayer deux fois par jour les rues de la ville ». « Les patriotes » ont répudié leur coiffure « de peur d'être confondus avec les criminels »<sup>21</sup>, mais aussi parce que leur geste perd son sens initial par la ridiculisation princière.

La deuxième chose, qui fait obstacle, est donnée par les boyards eux-mêmes. Il s'agit de boyards d'un certain âge pour lesquels la conservation du costume oriental a une signification symbolique très forte : il marque sans aucune équivoque leur appartenance sociale et exige le

respect des autres. Les riches et chers vêtements sont l’empreinte sociale d’un prestige, d’une dignité, d’un office qui les distinguent encore des marchands et des artisans, tous vêtus « à la mode », dans des habits à la française ou à l’allemande, mais qui effacent les différences sociales. Ces boyards ne font pas opposition au processus de la modernisation<sup>22</sup>, ils acceptent tous les autres aspects (littérature, législation, institutions) de la civilisation occidentale et s’inscrivent dans le grand courant de l’époque sans perdre de vue leur identité sociale. Par exemple, le grand logothète (chancelier) Dinicu Golescu fait entre 1824 et 1826 de longs voyages en Europe en cherchant de bonnes écoles pour ces quatre fils. Il voyage pas à pas et jour après jour par les villages et les villes d’Autriche, Allemagne, Hongrie, Italie, Suisse dans ses habits traditionnels. Son journal est la preuve de son étonnement et restitue son admiration pour une autre civilisation, modèle qu’il offre à ses compatriotes, modèle auquel il se rapporte pour bien éclairer les tares de la société roumaine et les avantages de la civilité, du progrès, de la discipline, de la liberté. Ces pensées ne l’empêchent pas d’être en même temps fidèle à son costume. Il le porte avec fierté et, même là, à l’étranger, il est le représentant digne de la plus grande et prestigieuse famille aristocratique. L’équipement (le carrosse décoré avec le blason de la famille et tiré par six chevaux, les domestiques qui l’accompagnent et qui le servent) s’ajoute à la visibilité de sa position sociale. Le voyage le transforme complètement. C’est une expérience unique enrichissante, éducative qu’il veut partager avec les autres : le boyard pense publier ses notices, vues comme un « livre de sagesse », utile à tout individu et commence une activité culturelle sans pour autant renoncer à son costume - son empreinte identitaire<sup>23</sup>. Pendant trois décennies le costume oriental et le costume européen se retrouvent et vivent dans la même famille et, le 10 octobre 1836, Saint Marc de Girardin note dans son journal :

« ... le plus étranger à lassy et à Bucarest, c’est le mélange et la diversité des costumes. Parmi les hommes, plusieurs ont conservé le costume oriental ; les autres ont le costume européen ; et ces deux sortes de costumes se rencontrent dans la même famille ; le père est vêtu boyard, le fils est vêtu à la française [...] Je n’ai vu personne au-dessous de quarante ans qui portât le costume oriental. Quant aux femmes, il y a déjà longtemps qu’elles ont toutes adopté le costume européen »<sup>24</sup>

Au bout de cette période, le costume oriental n'est que le souvenir d'une époque passée et il meurt au fur et à mesure que les boyards s'éteignent et la « bourgeoisie » prend des contours de plus en plus clairs. Les fils de ces boyards, parmi lesquels se trouvent les fils du grand logothète Dinicu Golescu, éduqués à Genève et à Paris, reviennent avec d'autres idées, valeurs, désirs, rêves. Et les idées de « liberté, fraternité, égalité » ne peuvent pas être mises en pratique que dans les habits « français » qui font corps commun avec l'esprit de l'époque. La révolution de 1848, qui a comme devise en Valachie « justice et fraternité » (*dreptate și frăție*)<sup>25</sup>, est le résultat de ces jeunes boyards éduqués dans les grandes capitales de l'Europe. Etant les élèves de Jules Michelet, Edgar Quinet, Lamartine, c'est normal qu'ils portent « les vêtements de la liberté », vêtements de leurs maîtres. Cette nette rupture avec le passé et des gestes symboliques accompagnent le mouvement révolutionnaire : le Règlement Organique (le symbole du pouvoir de l'occupation étrangère) et l'Arhondologie (la Carte des rangs et des privilèges, symbole de l'Ancien régime) ont été brûlés<sup>26</sup>. Le costume oriental devient aussi l'image du régime phanariote associée à une époque noire de l'histoire des Roumains, une époque condamnée par la « Constitution » de 1848. Les longs manteaux fourrés d'hermine et les boutons de diamant, les kalpaks, les châles de cachemire, les babouches rouges ou jaunes, les anneaux en or, émeraude, saphir, rubis, diamant sur tous les doigts, les chapelets en ambre se voient des plus en plus rarement dans le paysage quotidien et disparaissent avec l'extinction naturelle de leurs porteurs : les vieux boyards et les vieilles femmes nobles accrochés à la mémoire d'un passé révolu. Et la nostalgie romantique s'éveille dans les esprits des mémorialistes ou des journalistes qui tiennent les pages de mode dans les journaux du temps<sup>27</sup>. Les gants en cuir jaune, les pantalons serrés sur les corps, les fracs, les hauts-de-forme, les bottes cirées, les cravates, les redingotes, les cannes rococo, les robes larges et décolletés, les robes à crinolines, les ombrelles et les grands bonnets ornés de rubans de taffetas écossais, de dentelles, de fil d'or, de fleurs et de plumes, de velours et de satin, se retrouvent dans tous les grands magasins de Bucarest et de Iassy, dans toutes les boutiques des villes de province. Les formes et les couleurs, les ornements et les étoffes sont décrits en détail par les gazetiers qui fréquentent les bals et les soirées, les clubs et les parcs, les maisons et les boutiques, par les peintres embauchés maintenant par toute personne aisée.

## B. L'armée et l'attraction de l'uniforme

Après l'installation du régime phanariote, la Valachie (1716) et la Moldavie (1711) sont complètement intégrées au système politique et militaire ottoman, cessant ainsi de mener une politique extérieure propre. Le pays n'a plus d'armée, celle-ci étant abolie par le prince Constantin Mavrocordat en 1739 qui juge son maintien inutile. Pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, la défense du pays est assurée par l'empire. Il existe bien sûr la garde qui sert le prince et sa famille, mais elle est formée pour la plupart de mercenaires et elle ne doit pas être confondue avec une armée nationale. Celle-ci renaît par les Règlements Organiques (1831/1832), des « Constitutions » faites sous l'occupation russe (1828-1834). La carrière militaire devient une attraction tant pour la haute noblesse que pour le petit boyard, le marchand, l'artisan, le paysan. Les raisons sont évidemment différentes : le grand boyard remplace son costume oriental par l'uniforme militaire qui est chargé avec les mêmes valeurs. L'uniforme prolonge le besoin de prestige, le désir de s'individualiser et de paraître parce que les rangs militaires sont mieux précisés que les rangs nobiliaires dans une discipline de l'ordre caractéristique pour toute l'armée. Le statut et le prestige se retrouve alors dans les vêtements militaires qui copient dans une première étape l'uniforme et la hiérarchie russe. Dans une deuxième étape, sous le règne du prince Alexandre Ioan Cuza (1859-1866), le modèle russe est remplacé par le modèle français qui subi des influences allemandes à l'avènement du roi Charles I<sup>er</sup> (1866-1914). Selon les Règlements, l'organisation militaire est le miroir de la hiérarchie nobiliaire : les fils des boyards qui occupent des hauts offices dans l'administration du pays entrent dans l'armée comme sous-lieutenant (praporgic), les fils des boyards qui occupent des offices mineurs entrent dans l'armée comme cadet (iuncăr), tandis qu'un grand boyard devient d'emblée colonel (polcovnic)<sup>28</sup>.

La « folie » des uniformes commence de haut : les princes Alexandre Ghika, Mihail Sturdza, Alexandre Ioan Cuza, Charles I<sup>er</sup> sont adeptes de l'uniforme militaire ; ils le portent dans des occasions spéciales ou se font portraiturer avec. Faire son apparition en uniforme devient une forme de vanité sans limites pour le prince Ghika qui croit que « la souveraineté » est donné par « le droit de porter l'ordre de Sainte Anne » et « le droit d'avoir un uniforme brodé avec magnificence, de marcher suivi de soldats et d'un état-major plus nombreux que celui d'un empereur »<sup>29</sup>. Le prince Mihail Sturdza choisit pour ses deux fils la carrière militaire et avant de

partir en Occident (1834) pour compléter leurs études, ils sont inscrits dans la Milice : Grigore dans la Chevalerie et Dimitrie dans l'Infanterie<sup>30</sup>. Une fois revenus, les fils sont vite avancés : Dimitrie devient le chef de la Milice moldave et Grigore est nommé colonel. Un contemporain décrit avec sarcasme cet avancement rapide sans avoir l'éducation nécessaire, sans faire un jour d'instruction, sans connaître le règlement militaire et de plus ils sont à la tête d'une armée presque anémique :

« tous les deux ayant déjà des rangs militaires, reçus sans être jamais sous un drapeau ou dans une caserne, l'aîné, Dimitrie, fut nommé à la tête de l'armée sous le nom d'hetman ou ministre de la guerre. L'armée de la Moldavie avait à ce moment-là un canon, deux cents lanciers, six cents fantassins environ et un bateau (sans canons) à Galați. Voilà ce qu'il commande, l'hetman ! »<sup>31</sup>.

L'exemple descend parmi les boyards et « le sabre et les épaulettes séduisent tous les jeunes gens », ils se dirigent avec enthousiasme vers « la Milice » de sorte qu'on a « presque autant d'officiers que de soldats »<sup>32</sup>. Si la haute noblesse prolonge en petit peu son ancien prestige par l'intermédiaire de l'uniforme militaire, les petits boyards, les marchands, les artisans choisissent l'armée comme le moyen le plus facile de parvenir, de faire rapidement une carrière, de monter les marches de l'échelle sociale, difficiles à suivre jusqu'alors en raison de toute sorte de privilèges et d'orgueil propres à l'aristocratie.

En outre, les jeunes ont sous les yeux l'exemple des officiers autrichiens, russes, français, suédois, hollandais, prussiens (ceux-ci engagés dans l'armée russe) et leur mode de vie, leur succès. L'uniforme est un bon moyen de conquérir les cœurs des femmes attirées par les vêtements militaires serrés sur le corps, les épaulettes, les décorations, le sabre, le pistolet, la casquette. S'y ajoute le respect envers l'uniforme, les avantages engendrés, les privilèges : « nous tous, des officiers, étions régalez et bien reçus par tous les boyards de Craiova. C'était une vraie compétition entre eux pour nous inviter à dîner ou pour nous organiser des soirées dansantes chez eux », témoigne avec enthousiasme un frais et jeune sous-lieutenant, Grigore Lăcusteanu, qui dédiera toute sa vie à la carrière des armes »<sup>33</sup>. Tous ses motifs aboutissent à un afflux des hommes vers l'armée ce qui fait que les privilèges des boyards, prévus par la loi, ne peuvent plus être respectés : « en six mois – l'armée nationale en Valachie est organisée à partir de mai

1830 – la formation de la Milice a été achevée de sorte qu'en 1831 quand le prince Scarlat Ghika, le fils du prince Gligorie Vodă Ghika, est enrôlé, il a été reçu dans l'armée comme cadet, sans aucune considération »<sup>34</sup>.

Ainsi, les vêtements militaires et la carrière se développent comme une autre manière de reconnaissance sociale dans une société qui commence à perdre les anciennes valeurs et à reconvertir les repères d'identification sociale. Elle facilite à la fois le passage du « costume oriental » vers le « costume occidental », d'un mode de vie vers un autre mode de vie<sup>35</sup>.

## II. Le visage bigarré de la foule

Citadins et villageois suivent inégalement cette « révolution vestimentaire », part inhérente du processus de la modernisation. Dans les rues de la ville défilent toutes sortes de vêtements. Elles deviennent le miroir fidèle dans lequel se reflètent les diverses ethnies : les petits marchands ou artisans arméniens, juifs, albanais, bulgares, grecs, valaques, romains, russes, allemands, serbes assis devant leurs boutiques ou parmi leurs marchandises aux jours de foire. Tous sont bien identifiés et reconnus par l'œil magique de la population grâce à leurs « costumes distinctifs », coiffure, traits de visage, couleurs de la peau, des yeux, langue ou accent; ils font partie du paysage commun de la ville. Mais « le costume distinct » s'attache à leur statut ethnique de sorte que les marchands ou les artisans ambulants soient également bien repérés dans les rues des villages<sup>36</sup>. Pourtant, certains d'entre eux s'insèrent et s'établissent dans la ville et désirent pénétrer dans la haute noblesse, être comme les grands nobles.

L'esprit d'imitation éveille ces personnages enrichis du jour au lendemain, les uns achètent des dignités et investissent dans l'apparat en essayant d'effacer leur humble origine, les autres gaspillent, copient et étalent leur richesse en toute occasion. Cette effervescence anime les villes et provoque la réaction d'abord à l'intérieur de ce groupe social. Un artisan de Bucarest, modéré, conservateur et attaché à la tradition croit que la mode et la langue française, Voltaire et Napoléon Bonaparte sont de vrais dangers. La peste de 1813 n'est que la punition divine tombée sur le peuple qui s'est éloigné de ses coutumes :

« Les femmes sont tête nue et tondues, dénudées jusqu'à la taille. Les gens abandonnent leur costume traditionnel et prennent des habits étrangers, comme les païens, les uns vêtus à l'allemande ou à la française, les

autres autrement, ayant les cheveux coupés court et bouclés comme les femmes. Ensuite, on se mélange et les plus instruits lisent leurs livres, en français, en allemand ou en italien. C'est ainsi que pénètre la doctrine de ce Voltaire détesté par Dieu que les païens honorent comme leur Dieu. On ne respecte plus les saints carêmes, il y a toujours de la viande sur la table. On va à l'église comme au spectacle, chacun cherchant à faire voir ses meilleurs habits et les femmes ornées de parures diaboliques. Bref, la vanité siège à Bucarest »<sup>37</sup>.

Par exemple, deux pelletiers fourreurs gaspillent toute leur fortune pour vêtir et orner leurs épouses mieux que des princesses<sup>38</sup>. Par réaction, le prince Ioan Caragea (1812-1818) éditent des lois somptuaires qui tentent de stopper ce luxe ruineux.

La consommation de prestige implique, au-delà des vêtements, tout un équipement qui porte le blason d'une famille : carrosse, chevaux et harnachements, cochers et domestiques. Chacun veut individualiser ses valets qui l'accompagnent aux promenades, à la cour princière, à son office, aux bals, aux clubs publiques. L'imagination et l'inclination vers une culture ou vers une autre aboutissent à la création de livrées pittoresques. Ainsi, des valets en livrées françaises ou allemandes ou russes escortent leurs maîtres et s'accordent avec leur manière de paraître. La noble Anicuța Baș Lătescu est une admiratrice de la culture anglaise grâce à sa bonne anglaise. C'est pourquoi, ses laquais portent des livrées anglaises et elle les oblige à apprendre au moins les expressions usuelles en anglais<sup>39</sup>.

En outre, les catégories professionnelles commencent à se détacher petit à petit dans le paysage citadin : les cochers publics et les voituriers, les petits officiers (les subalternes des grands dignitaires et les petits policiers), les prêtres et les moines, les musiciens et les menus artisans, les professeurs et les intellectuels ou les « bonjouristes »<sup>40</sup>, les journaliers et les paysans, etc. Toutes ces catégories sociales et professionnelles ne pensent pas et ne se permettent pas de faire des dépenses de prestiges. L'économie de ces ménages est une économie de survivance dans laquelle chaque sou compte et se dirige plutôt vers nourriture, bois, bougies, outils, impôts. Les inventaires et les actes dotaux montrent qu'ils ont très peu d'habits, un costume de travail qui suit l'individu dans son tombeau, deux ou trois chemises, quelques paires de chaussettes, un chapeau d'été et un autre d'hiver, un manteau léger et un manteau en peau de brebis, des vêtements de tous les jours et des vêtements de fêtes dans les familles de paysans aisés. Les textiles changent ; la laine, le lin, le chanvre, le drap rude sont



préférés parce qu'ils sont produits à la maison ou sont moins chers ; le blanc et le noir dominant, seulement les chemises de fêtes sont brodées avec des fils de soie rouge, bleu ou vert ; la qualité fait parfois défaut.

Voilà les cochers assis à côté de leurs carrosses, dans les places publiques ou aux carrefours des rues, habillés en noir et blanc, chemise blanche et longue, ceint avec un châle large de drap ordinaire, un manteau long avec les manches très larges pour les jours froids, un chapeau noir en peau d'agneau l'hiver et un chapeau en drap noir l'été, sans oublier le fouet et le poignard à manche de corne, d'argent ou d'ébène, gravé avec des desseins ou des signes symboliques, toujours en vue, tandis que la lame se cache dans les plis du châle. Les voituriers ont un costume plus souple en raison des longs voyages qu'ils doivent faire et parce qu'ils conduisent parfois les diligences sur le cheval. Les prêtres et les moines sont très vite repérés dans l'espace et le temps : soutane longue et noire, ceinte d'une ficelle de chanvre (pour les moines), cappa noire, barbe et coiffure longues, plus les objets utilisés seulement pendant la messe ou pour marquer les degrés à l'intérieur de la hiérarchie ecclésiastique (crosse, couronne, étole ou chasuble brodée, bague, chapelets). Les musiciens, seuls ou réunis dans une petite formation, sont tous des tziganes. Leur prédisposition innée pour la musique les consacre pour ce métier<sup>41</sup> ; les instruments et le costume (tunique droite et blanche, la taille entourée d'un châle vivement colorié, manteau longue, bottes rouges ou jaunes, moustache et cheveux longs, petit chapeau blanc en peau d'agneau) les individualisent.

Le romantisme découvre le paysan et la vie à la campagne. Les écrivains et les peintres décrivent et crayonnent parfois dans de belles couleurs, parfois dans des lignes sombres une manière de vivre qui semble être juste découverte dans les années 1850. Le costume simple du paysan devient un enjeu aux mains des intellectuels et des hommes politiques qui militent pour la constitution de la nation roumaine, pour l'indépendance, pour la formation d'un Etat libre et autonome. Il existe bien sûr une nette distance entre le vrai paysan et ses vêtements de tous les jours et le paysan portraituré maintenant, dans ses vêtements de fêtes, comme effigie d'un présent et d'un avenir libre. Les chemises longues, brodées sur les manches avec soie rouge ou bleue, la jupe paysanne noire et brodée, la ceinture qui soutien cette jupe aussi brodée commencent à être « à la mode ». Il s'agit donc du costume féminin qui par sa complexité et sa vivacité exprime cette fois-ci l'appartenance à une tradition. Le costume masculin est moins présent, mais les chemises blanches et les pantalons

blancs, serrés, la ceinture brodée, le chapeau noir en peau d'agneau et la veste courte l'été et longue l'hiver, richement ornementée avec de broderies florales ou géométriques se retrouvent dans les descriptions, les estampes, les tableaux, dans un folklore né et recherché assidûment à ce moment-ci. Cependant, c'est le costume féminin qui entre dans le jeu politique grâce aux femmes nobles. L'une après l'autre, les nobles se vêtent en paysannes soit pour se faire portraiturer, soit pour participer aux manifestations artistiques ou politiques. Même le portrait de la « Roumanie Révolutionnaire »<sup>42</sup> porte le costume paysan qui renvoie à la tradition séculaire et aux coutumes, aux ancêtres daces et romains, à la « pureté », à la simplicité et à la « noblesse » d'un peuple. Ce retour en arrière, cette « redécouverte » d'un passé s'inscrivent dans le courant européen du romantisme ; il participe à la construction d'une identité sociale, politique, idéologique des Roumains.

**En guise de conclusion.** Balancer entre Orient et Occident, les pays roumains se laissent influencer par les deux civilisations de manière différente. Même sous la domination ottomane (jusqu'en 1877), ils connaissent dès 1780 une grande ouverture vers l'Ouest. Des consulats – français, anglais, autrichien, russe, prussien – s'ouvrent à Bucarest et à Iassy. Les anciennes interdictions de quitter les pays sont abolies. On commence à abandonner la mode orientale pour la mode française, on remplace Constantinople par Paris. Avec l'adoption d'une manière de s'habiller, on assimile toute une manière d'être. Cette « transformation » ne se produit pas d'emblée. Elle passe par des balancements, des refoulements, des oppositions, des obstinations qui ont touché toute la société. Bien que le phénomène soit surtout perceptible au sein de l'aristocratie qui circule, qui s'approprie les nouveaux vêtements, la nouvelle culture, la nouvelle langue, les classes populaires sont également touchées par ces modifications. En outre, on remarque la construction d'une appartenance sociale, professionnelle ou même d'âge à l'aide des vêtements. Un officier (fonctionnaire, dignitaire) porte un costume différent d'un artisan, un prêtre a des habits qui le différencie d'un moine, tandis qu'un paysan ne se distingue pas toujours d'un citadin pauvre. En même temps, les vêtements deviennent plus souvent un enjeu dans les jeux sociaux et politiques, s'insèrent dans le processus de la modernisation, arrivent à définir et à préfigurer les nouveaux comportements sociaux en Roumanie moderne et indépendante (1877).

NOTES

- 1 D. ROCHE, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Fayard, Paris, 1989, p. 12 ; F. BRAUDEL, *Structurile cotidianului* [trad. Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle, t. I, Les structures du quotidien : le possible et l'impossible, Armand Colin, Paris, 1979], Meridiane, Bucarest, vol. II, p. 58-86. Voir aussi F. DUHART, *Habiter et consommer à Bayonne au XVIII<sup>e</sup> siècle. Eléments d'une culture matérielle urbaine*, Harmattan, Paris, 2001 ; N. PELLEGRIN et D. ROCHE, *Les vêtements de la liberté : abécédaire des pratiques vestimentaires en France de 1780 à 1800*, Alinéa, Aix-en-Provence, 1989.
- 2 Le peintre Miklos Barabás, qui a fréquenté et portraituré toutes les notabilités importantes de Bucarest entre 1831-1833, tient un catalogue où il note les noms de tous ses clients, le type de demandes (miniatures, portraits de famille, portrait d'une noble ou d'un noble, seul/e ou avec un/ des enfant/s, portraits des princes, des officiers, des cochers, des paysans, des clercs etc.), in A. VERESS, « Pictorul Barabás și românii », *Academia Română. Memoriile Secțiunii Literare*, série III, t. IV, Memoria 8, 1930, p. 388-390.
- 3 Sur les dénominations utilisées par les peintres pour mettre en valeur leur métier voir A. CORNEA, « *Primitivii* » *picturii românești moderne*, Meridiane, Bucarest, 1980, p. 8.
- 4 Beaucoup d'éléments du costume oriental sont déjà présents dans la mode roumaine à partir de la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Ils ont pénétré avec « les Grecs » venus en compagnie des princes roumains ou « grecs » qui ont séjourné pour une certaine période à Constantinople, d'habitude dans le quartier Phanar. Voir Al. ALEXEANU, *Mode și veșminte din trecut*, Bucarest, Meridiane, 1987, 2 vol.
- 5 Eudoxiu de HURMUZAKI, *Documente privitoare la istoria românilor*, Bucarest, 1889, III<sub>1</sub>, p. 78, « Fragment d'une lettre de Monsieur le Prince de Ligne à Monsieur le Comte de Ségur, Ministre de France à S<sup>t</sup> Pétersbourg », 1 décembre 1788, p. 77-78.
- 6 HURMUZAKI, *op. cit.*, vol. III<sub>1</sub>, 1887, p. 75. Le comte de Langeron est général dans l'armée russe ; il est plusieurs fois présent en Moldavie et en Valachie en raison des campagnes militaires.
- 7 En 1782, le grand trésorier a la mission d'emmener en Valachie les fils du prince Alexandre Ypsilanti (1774-1782) qui se sont enfuits à Vienne. Leur fuite enfantine pouvait être jugée par les Turcs comme un acte de trahison et le prince s'est dépêché de les convaincre d'y rentrer avant que la nouvelle se répande. Même si la mission de trésorier est une réussite, avant que ses fils rentrent, le prince était déjà éloigné de son trône et, un autre prince était nommé à sa place.
- 8 La ceinture est un châle en cachemire ou en soie porté par les boyards autour de la taille.

- <sup>9</sup> *Poezii Văcărești. Versuri alese*, édition E. PIRU, Editura pentru Literatură, Bucarest, 1961, p. IX.
- <sup>10</sup> N. ELIAS, *La société de cour*, Calmann-Lévy, Paris, 1974, p. 49.
- <sup>11</sup> La société roumaine fait une nette distinction entre un grand boyard (grand propriétaire de terre et d'esclaves tsiganes, grand dignitaire toujours membre du conseil princier, avec une ancienne et prestigieuse ascendance, une généalogie et un blason) et un petit boyard (propriétaire de moins de terre et d'esclaves tsiganes, petit dignitaire qui a une ascendance et une généalogie, un blason, mais qui n'a pas réussi à pénétrer dans le conseil princier, qui habite d'habitude en province ou qui cherche et se trouve sous la protection et au service d'un grand boyard).
- <sup>12</sup> D. ROCHE, *op. cit.*, p. 178.
- <sup>13</sup> Voir le témoignage du général de Langeron, présent à Bucarest et à lassy pendant toute l'occupation russe de 1806 à 1812, in *Mémoires du général comte de Langeron*, Hurmuzaki, *op. cit.*, vol. III, p. 79, note 1.
- <sup>14</sup> LAGARDE-CHAMONAS (Auguste-Louis-Charles de Messence, comte de), *Voyage de Moscou à Vienne par Kiow, Odessa, Constantinople, Bucarest et Hermannstadt, ou lettres adressées à Jules Griffith*, Paris, 1824, p. 324.
- <sup>15</sup> C.A. KUCH, *Starea lucrurilor din Moldova și Valahia de la anii 1828 până la 1843* (titre en original *Moldauisch-Walachische Zustände in den Jahren 1828 bis 1843*, Leipzig, 1844) traduction fait par A.C. CUZA in *Convorbiri Literare*, XXV, 9, 1891, p. 778.
- <sup>16</sup> HURMUZAKI, *op. cit.*, vol. X, p. 238, le rapport de Kreuchely pour von Miltz, 27.07.1823.
- <sup>17</sup> Ibidem, XXI, p. 535, le rapport de Wallenburg pour Metternich, 14.03.1834. Voir aussi la lettre de 10 mars 1834 dans laquelle Wallenburg décrit à Metternich les grandes réceptions offertes par les boyards moldaves pour célébrer le passage de ce haut dignitaire turc, p. 533-535.
- <sup>18</sup> La barbe est le signe de l'appartenance à la haute noblesse, elle s'intègre et se joint au costume oriental.
- <sup>19</sup> C.A. KUCH, *op. cit.*, p. 140.
- <sup>20</sup> M.-R. UNGUREANU, « Câteva note privitoare la ritualul ceremoniilor domnești din vremea lui Mihail Sturdza. Sărbătorile instalării la putere (1834) », in *Arhiva Genealogică*, II (VII), 1995, n° 3-4, p. 307, note 15.
- <sup>21</sup> *Mémoires du Prince Nicolas Soutzo, grand-logothète de Moldavie, 1798-1871*, Vienne, 1899, p. 118; voir aussi M.-R. UNGUREANU, *art. cit.*, p. 307, note 15 ; Voir aussi les mémoires d'Alecu Russo qui se souvient du chapeau de brebis porté par son ami « qui n'était pas très bien vu par le pouvoir », 25 janvier 1846. (*Cântarea României*, Minerva, Bucarest, 1980, p. 62).
- <sup>22</sup> Il existe bien sûr une minorité conservatrice qui garde le costume afin d'exprimer sa fidélité à l'égard d'une tradition, d'un régime, des coutumes anciennes.

- 23 D. GOLESCU, *Însemnare a călătoriei mele*, Minerva, Bucarest, 1971.
- 24 Saint-Marc Girardin, *Souvenirs de voyages et d'études*, Paris, 1852, vol. I, p. 280-281.
- 25 Les révolutionnaires connaissent très bien les mots liberté et égalité qui n'existent pas dans le vocabulaire roumain du début du 19<sup>e</sup> siècle, devenus « libertate » et « egalitate » en roumain, mais ces mots doivent dire quelque chose au peuple. C'est pourquoi, ils ont essayé de trouver des équivalences pour bien expliquer aux gens du peuple. Hurmuzaki, *op. cit.*, XVII, pp. 66-68, 71, les documents de 20 et 24 juillet 1848 sont écrits en français.
- 26 Les Règlements Organiques de Moldavie et de Valachie ont été conçus pendant l'occupation russe (1828-1834), tandis que la Carte des rangs, la dernière faite en 1837, est un inventaire de l'élite nobiliaire de la plus haute dignité jusqu'à la plus petite.
- 27 Voir les mémoires et les souvenirs de I. GHICA, *Scrisori către Vasile Alecsandri*, EPLA, București, 1953, p. 66-71 ; R. ROSETTI, *Amintiri. Ce am auzit de la alții*, Fundația Culturală Română, Bucarest, 1996 ; Gh. SION, *Proză. Suvenire contimpurane*, EPLA, Bucarest, 1956 ; N. KREZULESCU, *Amintiri istorice*, Bucarest, 1940. Voir aussi les articles du journal « Albina Românească », 1846, 1847, 1848.
- 28 *Regulamentul Organic, întrupat cu legiurile din anii 1831, 1832 și adăogat la sfârșit cu legiurile de la anul 1834 până acum, împărțite pe fiecare an, precum și cu o scară deslușită a materiilor. Acum a doa oară tipărit cu slobozenia înaltei stăpâniri, în zilele Prea Înălțatului prinț și domn stăpânitor a toată Țara Românească Gheorghie D. Bibescu vv.*, Bucarest, 1847, les articles 379, 407, 408, 409, pp. 457, 462-463, 477.
- 29 F. COLSON, *De l'état présent et de l'avenir des principautés de la Moldavie et de la Valachie*, Paris, 1839, p. 52-56.
- 30 M.-R. UNGUREANU, *art. cit.*, p. 312-313.
- 31 Gh. SION, *op. cit.*, pp. 209, 419-420. Cette opinion est soutenue par un autre témoignage contemporain: „en Moldavie l'esprit de la milice est nul, parce qu'elle est faible et peu nombreuse”. Après l'enthousiasme du début le prince Mihail Sturdza ne s'en occupe pas : « le prince la néglige ; depuis cinq ans qu'il règne, il n'a pas fait une seule revue. Nul encouragement, nulle distinction accordée au mérite » (F. COLSON, *op. cit.*, p. 20)
- 32 HURMUZAKI, *op. cit.*, vol. XVII, p. 656 ; (le rapport de Duclos pour Molé, 09.12.1836). Voir aussi M.-R. UNGUREANU, *art. cit.*, p. 312. Radu Rosetti raconte aussi que le prince Mihail Sturdza accorde les degrés militaires à la légère et à tous les jeunes et sans une éducation militaire sérieuse de sorte que la Milice a réussi à avoir 200 officiers (*Amintiri*, p. 165).
- 33 *Amintirile colonelului Lăcusteanu*, éd. de R. CRUTZSCU, Bucarest, 1935, p. 51.
- 34 *Ibidem*, p. 50.

- 35 Voir le témoignage du peintre Miklos Barabás, in A. VERESS, *art. cit.*, p. 379-381.
- 36 Pour un tableau détaillé de tous ces costumes ethniques qui se promènent dans les rues de Iassy à 1840 voir la description d'un contemporain Al. RUSSO, *Cântarea României*, chap. « Iassy et ses habitants en 1840 », pp. 124-157.
- 37 « Cronica mesteşugarului Ioan Dobrescu (1802-1830) » éd. I. CORFUS, in *Studii si articole de istorie*, VIII, 1966, p. 341, voir aussi la page 345 où Napoléon Bonaparte devient « Mauvaisepart ».
- 38 D. PAPAZOGLU, *Istoria fondării oraşului Bucureşti*, Curtea Veche, Bucarest, 2005, p. 110-111.
- 39 R. ROSETTI, *op. cit.*, p. 147.
- 40 Le surnom donné aux jeunes roumains instruits dans les écoles françaises qui adoptent les vêtements, la langue, les idées des intellectuels français et essaient de les mettre en pratique par la révolution de 1848.
- 41 Le médecin de la capitale Bucarest, Constantin Caracaş, fait une analyse ponctuelle – mœurs et comportements- de cette couche sociale et il s'arrête sur cette habileté qui d'ailleurs est un fait commun quand on parle de tziganes dans les sources de l'époque (P. SAMARIAN, *O veche monografie a Munteniei de dr. Constantin Caracaş (1800 - 1828)*, Bucarest, 1937, p. 85-86).
- 42 Maria Rosetti a été le modèle du peintre C. D. Rosenthal ; elle est la femme du boyard C. A. Rosetti, homme politique libéral toujours impliqué dans les événements politiques du 19<sup>e</sup> siècle.